

Suivons-le donc cependant dans ses opérations.

Voit-il la partie si intéressante de l'instruction? Tout est réglé d'après un cérémonial qu'il affectionne particulièrement. Il n'y aura pas, un reproche à faire, pas une observation à placer. On a pris des informations dans les régiments déjà inspectés, et toutes les questions qui doivent être posées sont connues, étudiées, résolues d'avance.

Peut-il se rendre compte du degré de savoir de tels élèves suivant un cours quelconques? — La même difficulté que dans le cas précédent se présente et, si l'examineur fait interroger par le professeur, il est encore plus facilement trompé, car, questions et réponses ont été préalablement traitées.

Qu'il aille maintenant à la salle d'armes, et cinquante tireurs viendront successivement défilier devant lui. Mais, il ne faudra pas en demander davantage, car les 700 ou 800 autres hommes ne savent peut-être pas se mettre en garde.

Et nous suivrions le général de cette façon dans toutes ses opérations. Nous le trouverions partout et de tout satisfait et, s'il nous était donné de jeter les yeux sur l'ordre auquel donnerait lieu cette minutieuse revue, nous pourrions lire cette phrase finale: « En somme, le 11^e régiment de telle arme est un bon et brave régiment qui, sous le commandement de M. le colonel... sera toujours à hauteur de tous les devoirs, de tous les sacrifices que pourrait lui imposer dans l'avenir la défense de la Patrie. »

Après avoir traité si largement cette question, il semble qu'il ne soit point utile d'en développer la conclusion.

Je la poserai donc comme je la sens, sans commentaires.

Que les époques des inspections de nos régiments ne soient plus périodiques;

Que l'arrivée des inspecteurs ne puisse être ni prévue ni annoncée;

Que les opérations ne disent point à embrasser d'un coup d'œil d'ensemble et d'une seule fois la valeur générale d'une troupe;

Qu'elles n'entravent en rien le service journalier.

Sans doute, c'est encore une grosse question à mettre à l'étude, mais puisque nous savons pouvoir tout espérer de notre ministre de la guerre, remettons-nous-en, une fois de plus, à la large initiative qu'il sait prendre pour voir un jour nos vœux accomplis.

STRICT.

LE TRAITE FRANCO-CHINOIS

Comme nous l'avons annoncé, notre plénipotentiaire en Chine, M. Cogordan, a, dès le 26 avril dernier, transmis au quai d'Orsay une analyse télégraphique du traité de commerce qu'il venait de signer avec le gouvernement chinois.

Le texte même de ce traité est parti le 28 du même mois. M. de Freycinet ne le recevra guère avant le milieu du mois de juin prochain.

Il sera immédiatement déposé sur le bureau de la chambre et le gouvernement demandera l'urgence.

Les relations commerciales du Tonkin avec le Céleste-Empire exigent que ce traité soit approuvé dans le plus bref délai possible.

LES PREMIERES

OPERA-COMIQUE. — *Maître Ambros*, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, de MM. François Coppée et Auguste Dorchain; musique de M. Charles Widor.

Une chose bizarre qu'il nous a été donnée de constater hier soir, c'est que, lorsque les poètes se mêlent d'écrire un opéra, ils y sont plus pressés que le dernier Scribe venu: la raison n'en serait peut-être pas facile à trouver, et d'ailleurs il ne s'agit pas ici d'un problème littéraire utile à résoudre, mais le fait est curieux et nous le constatons, dussions-nous, pour ne décourager personne, ajouter qu'il y a fort heureusement des exceptions à cette règle.

La fable imaginée par MM. Coppée et Dorchain est d'une banalité désespérante; on y retrouve des lambeaux de *Patrie*, d'*Haydée*, du *Songe d'une nuit d'été* (pas celui de Shakespeare, l'autre), et, ce qu'il y a de pis, des vers écrits à la façon des mauvais faiseurs d'ancien, tels que :

Je connais un chemin

Par la cave du vieux moulin

Où bien encore, comme ce quatrain :

Je vois la vie en rose

C'est déjà quelque chose

Mais ce n'est pas assez

Versez-encor ! versez !

J'ai noté également ce bout de dialogue amoureux :

Mais j'en veux faire ma parure

Et la mettre dans la monture

On brillerait son orient

Donc vous apprécierez ma demande

Pour que j'obtienne un bon accueil

Et de nombreux aphorismes dans ce genre :

Mais pour un bourgeois d'Amsterdam

Rien ne vaut encor le schiedam

Si je fais ces citations, ce n'est point pour vouer à l'exécration publique le nom de deux poètes de talent, mais pour éveiller en eux quelque remords de l'histoire bourgeoise et bourgeoisement contée qu'ils viennent de nous servir.

Maître Ambros est un capitaine corsaire à qui Nella, l'unique enfant de son pauvre amiral, est venue demander asile après la mort de son père.

Maître Ambros, naturellement, est amoureux de Nella, mais il n'ose « subir son regard », ce qui est une manière de dire qu'il n'ose avouer son amour. Hendrick, un officier de la garde civique, est plus audacieux; il vient faire sa demande, et Nella, qui a découvert les sentiments secrets de son tuteur, se contente de répondre d'abord :

Parlez, Ambros, je vous en prie

Et si vous croyez qu'avec lui

Il convient que je me marie

Dites oui, dites oui !

Une heure arrive où Nella est plus explicite, la jeune fille force Ambros à se déclarer, et elle ne lui cache plus elle-même le désir de son cœur, qui est d'aller avec lui à la chapelle « échanger devant Dieu l'anneau des fiances ».

Les choses iraient à merveille, si La-fontaine ne nous avait pas prévenus dans une de ses fables que quand une poule survient entre deux coqs qui vivent en paix, la guerre est allumée. Et, de fait, voilà la guerre entre Hendrick et Ambros. A la suite d'une scène désagréable entre les deux soupirants de Nella, le premier rappelle au second qu'il lui a rendu des services d'argent dans une nuit d'orgie.

Pour mourir, vous teniez le pistolet levé !... » s'écrie Hendrick, ce qui fait immédiatement courber le front d'Ambros. Le capitaine corsaire renonce à Nella en faveur de son rival.

C'est ici que se place l'épisode historique de Guillaume d'Orange révant la couronne royale. Ce stathouder menace Amsterdam, et les bourgeois lui ferment bravement leurs portes au nez avec une contenance si vaillante que les troupes du prétendant n'osent commencer l'attaque. Puis, comme Guillaume d'Orange ne se retire pas assez vite au gré des magistrats, Ambros ouvre les digues, inonde les polders et lui donne ainsi à choisir entre l'exercice de la course et celui de la natation. Guillaume n'hésite pas, il préfère la course. Et voilà Amsterdam délivrée. Maître Ambros est un libérateur devant lequel Hendrick n'a plus qu'à s'effacer. Sur le devant de la scène, nous disent les auteurs, Nella est dans les bras d'Ambros, et Hendrick, un genou en terre, semble implorer son pardon.

J'ai passé sous silence une scène où le corsaire feint de s'enivrer afin de tuer l'amour par le mépris dans le cœur de Nella, mais je crois en avoir assez dit pour montrer à quel point vide d'action et dépourvu d'intérêt musical M. Widor s'est attaché consciencieusement et laborieusement.

La musique que M. Widor a écrite sur ce drame incolore est uniformément distinguée et grise; elle porte la marque d'un érudit et d'un délicat, mais elle ne promet pas un compositeur dramatique, d'un homme qui « fait du théâtre » comme l'on dit, avec une poésie nettement terminée.

La mélodie continue semble de tenter, autrement dit le récit lyrique ou l'auteur peut faire une répartition égale de l'intérêt dans les différentes scènes d'un ouvrage, sans permettre à un air ou à un chœur de prendre dans l'action une importance que le sens général ne comporte pas réellement. Mais les récits de M. Widor ont l'air d'une improvisation; les scènes témoignent d'un manque d'équilibre inquiétant, et l'orchestration surtout est papillotante, pleine de sursauts et de brusqueries inexplicables.

On a redemandé à Mme Salla une mélodie d'un joli tour, que M. Widor a finement écrite, et que la cantatrice a rendue avec autant d'esprit que de poésie; cette mélodie, une délicieuse page d'album, ne fait que confirmer le doute que je viens d'émettre au sujet des aptitudes théâtrales de M. Widor.

Le compositeur a été aussi bien servi

par ses interprètes qu'il l'a mal été par ses librettistes.

Mme Salla a une belle voix, qu'elle conduit avec une rare sûreté et parfois aussi avec une pointe de minauderie dans les passages de douceur : elle a eu un succès grand et mérité, que des amis trop zélés pourraient seuls compromettre.

M. Bouvet a été fort justement applaudi dans le personnage d'Ambros qu'il joue et chante avec chaleur, bien que le rôle soit écrit un peu bas pour sa voix de baryton Martin.

Les autres interprètes sont M. Lubert et Mlle Castagné : on les a jugés suffisants.

HENRY BAUER.

Echos de la Finance